

# MODES

## NOUVEAUTÉS, DESCRIPTION DES TOILETTES

A quelque chose malheur est bon ! Plus il fait froid, plus il y a de gens heureux. Voyez plutôt pendant les fortes gelées : tout Paris était aux patins. La masse des patineurs s'ébattait sur les grands lacs du Bois de Boulogne autour desquels une quantité de curieux ne craignait pas de stationner. Mais où le coup d'œil était surtout pittoresque, c'est à l'enceinte réservée du Skating-club (à Madrid). — On sait que pour y être admis il faut être présenté par un membre du cercle. — Donc, public d'élite ; quant à l'installation, elle est parfaite : de bons paillassons bordant le lac pour les promeneurs ; des cabanes, garnies de sièges et de chancelières, servant d'abri aux plus frileux ; des *brasers* brûlant de place en place sur la glace où les patineurs viennent se grouper et se chauffer les doigts... Une excellente musique avec cela et un buffet des mieux organisés. N'oublions pas que la part des pauvres est largement comprise ; on ne voit que pièces d'or ou billets de banque sur les plateaux tendus à leur intention.

L'ensemble de ces réunions est charmant à voir : femmes et hommes élégamment habillés de velours et de fourrures, fendant la glace en tous sens, formant de gracieux balanciers, tournoyant avec rapidité, exécutant des zig-zags étranges. Ici c'est un traîneau dont la marche cadencée ne gêne en rien une causerie intime ; là, au contraire, c'est un traîneau lancé à toute vitesse par un trop galant cavalier, malgré les petits cris d'effroi des jolies peureuses. Enfin, il y a dans tout cela un mouvement, une gaieté et un entrain extraordinaires qui expliquent parfaitement la vogue de ces réunions dorées.

Parmi les costumes que nous avons remarqués nous citerons : celui de la princesse de Sagan, tout en velours noir et broderies d'or, légères comme une dentelle. Celui de la duchesse de Mouchy, en drap marron garni de martre zibeline et d'or. Au bas du jupon court une bande de 40 cent. environ. Lady Churchill était

en drap gris jaunâtre, son jupon de velours noir avec bande de martre et boutons dorés ; la coiffure était une toque de loutre. Ces trois dames comptent parmi les patineuses émérites et l'on faisait cercle près d'elles.

Nous avons également noté la toilette de deux ravissantes jeunes filles, sœurs sans doute et dont tout le monde admirait les gracieux débuts : Jupon court — jusqu'à la cheville, du

moins — en velours marron. Polonaise et veston en velours de chasse gris souris, avec poches plates aux deux vêtements et parements aux manches. Des boutons dorés ornent sur deux lignes le devant de la polonaise et maintiennent derrière un relevé original ; les manches, les poches et le veston sont garnis des mêmes boutons et celui-ci est fermé par des cordelières en soie, formant des brandebourgs croisés. Lingerie plate en toile ; cravate en velours marron et dentelle crème ; toque en loutre posée bas sur le front, garnie derrière de coques en ruban assorti posées en catogan avec une aile bleutée formant aigrette.

Nous ajouterons comme observation générale que dans toutes ces réunions de patinage, semi privées ou tout à fait publiques, femmes et hommes font assaut de fourrures, c'est une véritable exhibition de peaux sur toute la ligne... Les gens de goût évitent avec soin l'excentricité et les costumes extraordinaires ; on en voit certainement, mais c'est de mauvais ton. Ce qu'il y a de plus élégant, c'est la toi-

lette de ville chaude et confortable ne gênant aucun mouvement. Il est à noter aussi que les hommes de bonne compagnie patinent en chapeau à haute forme et non pas avec ces calottes hongroises que portent les écuyers. Les coiffures favorites pour femmes sont le chapeau rond et la toque. Les bottes à doubles semelles très-fortes sont boutonnées haut sur la jambe et les bottines sont entourées de fourrure. Pour les gants, des mitaines de laine nous ont paru une mesure excellente contre le froid ; nous nous faisons un devoir de le signaler.



P. N° 296. — CHAPEAU Marie-Adelaïde.

Modèle de la maison Mélanie Percheron (rue de la Paix, 24).



A propos de mitaines, on y revient décidément pour le soir cela devait être; puisqu'il est admis de faire des manches courtes, et d'aller bras nu dans les réunions intimes, il faut bien accepter la mitaine longue. Plusieurs de nos plus élégantes mondaines en ont donné l'exemple; on les a vues avec des mitaines de soie noire, des mitaines de soie crème, et la beauté de leurs bras a été si bien mise en évidence par ce fait, que la cause des mitaines a été gagnée. Cela rappelle bien un peu 1836; mais comment faire? la mode est une roue tournante qui ramène infailliblement les idées anciennes.

Cela est si vrai qu'aujourd'hui les bijoux se font à l'instar de ceux d'autrefois; mais qu'ils sont jolis et combien on leur pardonne! Nous avons vu des Saint-Esprit avec cœur pendant, composés de diamants montés sur argent et à jour, d'un éclat merveilleux; d'autres en pierreries de toute espèce et de toutes couleurs offrant une vivacité de feux éclatante.

Il est à remarquer que la mode nous conduit de plus en plus à une somptuosité déraisonnable. Après avoir épuisé toutes les ressources de la fantaisie pour l'ornementation de nos toilettes, on s'est blasé et il a fallu autre chose. De sorte qu'aujourd'hui on ajoute les bijoux au reste; de là les imitations dans ce genre, car les fortunes ne suffiraient plus à pareille prodigalité. Les diamants, les roses, les rubis, les émeraudes, etc., étincellent au milieu des choux de dentelle qui ornent les corsages, et quoique la plupart soient faux, nous n'en dirons pas moins que les femmes en deviennent folles.

Mary d'AUBERVILLE.

#### Description des gravures dans le texte.

P. N° 296.

**CHAPEAU Marie-Adélaïde.** — Capote en peluche blanc ivoire, à fond mou et bavolet, avec passe de faille assortie et toute plissée. Des plumes de même nuance ornent le chapeau en tous sens, et sur le sommet un oiseau des îles semble faire son nid. Barbe en dentelle Colville coquillée sous le bavolet et servant de mentonnières devant. Trois roses placées derrière complètent ce gracieux ensemble.

G. N° 601.

**TOILETTES DE RÉCEPTION.** — 1. Costume en vigogne avec garnitures de faille bleu prune. — Jupou à traîne, garni derrière de quilles de plissés, et devant d'un volant plissé de 25 cent. — Tunique froncée au milieu devant, où elle est ornée de nœuds de ruban; les côtés sont drapés et le reste forme un pouff très-chiffonné. — Cuirasse ornée de trois cols étagés, fermés devant par un nœud. Deux volants plissés terminent la manche, avec trois biais de faille formant des boucles plates sur le dessus. — Lingerie ouverte en toile ruchée.

2. Costume de cachemire rouge cardinal. — Jupou à traîne et pli Bulgare, garni de boucles plates en velours noir, groupées trois par trois sur le milieu. Le bas du devant du jupon est entouré d'un volant à tête bouillonnée et ruche de velours noir. — Trois tabliers superposés, drapés et entourés de dentelle noire, vont se fixer derrière sous le pli. — Cuirasse unie; manche garnie d'un haut volant plissé, d'un coulissé de velours noir et d'une ruche remontante.

M. N° 11.

**TOILETTES DE DEUIL.** — 1. Deuil sévère en crêpe crépé noir. — Jupou à courte traîne, entouré d'un biais sur les largeurs de derrière. — Tunique princesse drapée en long tablier devant et montée à pli Bulgare derrière; le bord inférieur est garni d'un large biais de crêpe. — Veston demi-ajusté, complètement encadré de biais de crêpe, ainsi que les manches rondes. — Col et sous-manches en crêpe plissé. — Chapeau de crêpe, à fond mou et passe coulissée, orné devant de fleurs de crêpe avec nœuds de même étoffe sur le côté et derrière. Long voile terminé par un grand ourlet. Gants de laine noire. Bas noirs.

2. Deuil moins sévère, en alpage noir. — Jupou à traîne, uni devant, garni derrière de deux volants plissés posés au-dessus de l'ourlet. — Ta-

blier et tunique garnis d'un galon de soie à grille et de volants plissés. La tunique forme deux longues pointes qui tombent sur les côtés, et le tablier, qui les recouvre dans le haut, se drape avec elles par derrière en pouff modéré. — Corsage à basque un peu pointue au milieu devant et derrière, entourée de la même garniture. Col rabattu formé par le galon en question, et double plissé de crêpe lisse avec nœud de cravate en faille noire. Plissés en crêpe lisse au bas des manches, nœud et grille de soie. — La poche, ornée comme la toilette, est coulissée par un ruban uni sur le dessus. — Chapeau de feutre formant bavolet derrière; fond mou en grenadine de soie noire, ainsi que les nœuds et le voile flottant derrière. Le bandeau est formé d'une draperie de grenadine, ornée de raisins avec feuillage, le tout en soie. — Gants de Suède. — Bas rayés noir et blanc.

#### Description de la gravure coloriée n° 1292.

**TOILETTE DE RÉCEPTION ET TOILETTE DE VISITE.** — 1. Costume en faille noire et velours frappé bleu. — La jupe à traîne est composée d'un devant de velours frappé encadré de deux bandes de faille; les pointes de côté sont en velours frappé, ainsi que le pli Bulgare qui s'y trouve relié par des largeurs de faille plissée en éventail. — Tablier de faille noire, entouré de hautes franges à tête grillée en soie bleue, drapé en biais sur le devant du jupon; il est fixé d'un côté au bas de la bande noire et de l'autre dans le haut. Ces bandes sont recouvertes de cordelières bleues simulants un lacet croisé, qui se terminent par un nœud et deux glands tombants. — Corsage en velours frappé et faille; celle-ci forme les dessous de bras et tous les plissés qui rayent le devant et le dos dans la largeur. Manches de faille terminées par deux volants plissés, surmontés d'un large bracelet de velours frappé, garni d'un nœud de cordelière bleue à deux glands. — Lingerie en crêpe lisse festonné et plissé.

2. Costume en drap vert bouteille. — Jupou uni, à courte traîne. — Tablier plat et arrondi, s'arrêtant court sur les côtés d'une tunique plus longue, qui passe dessous. Celle-ci tombe en plis droits derrière. — Le corsage présente cette même disposition dans la coupe; c'est-à-dire que les devants, de forme cuirasse, se fixent sur les côtés du reste de la basque, qui constituent une petite jupe derrière. Le haut du corsage forme un carré de faille noire avec col montant et pointes rabattues; des bandes de marmotte encadrent cette faille, ainsi que tous les bords du corsage, du tablier et de la tunique. Par derrière, ces bandes sont surmontées de petits galons noirs. Coques de faille noire dépassant les bords du tablier et de la basque. Les manches, coupées dans le bas et croisées sur le dessus, sont garnies de la même façon. — Lingerie en toile et broderie anglaise. Chapeau capitaine Fracasse: feutre gris à passe enlevée d'un côté, avec bandeau de velours noir et branche de roses; plumes noires autour de la calotte.

La direction du Skating-Rink (au Cirque d'Été) a inauguré une série de neufs bals masqués, dédiés au *high-life* parisien. Les deux premiers ont été donnés les vendredis 21 et 28 janvier; les autres auront lieu les 4, 11, 18, 25 février, et dans les nuits du Mardi-Gras et de la Mi-Carême.

La salle du Skating-Rink et tout l'établissement sont admirablement appropriés pour ces fêtes; des décorations somptueuses et de bon goût, des fleurs en profusion, un éclairage splendide, un charmant Jardin d'hiver, un orchestre de premier ordre, tout est préparé pour offrir le confortable le plus élégant.

On peut retenir à l'avance des loges et des fauteuils; on trouvera au Skating-Rink un magasin de dominos, masques, etc.

Les dames sont reçues en domino ou costume travesti; les hommes en travesti ou en tenue de bal, avec ou sans le manteau vénitien.

#### COIFFURES DE BAL

G. N° 593.

1. Coiffure de jeune femme. — Les cheveux de devant, divisés en mèches passées au fer, forment des boucles sur le haut, sur les côtés et sur le front, où les cheveux, étant plus courts, tombent en fines mèches. Une natte encadre la tête en ovale et le milieu de la coiffure, par derrière, est composé de coques. Le bas des cheveux tombe en boucles à peine bouclées — Pouff de ruban et de plumes entremêlées de perles fines ou autres.



2. Coiffure de jeune fille. — Les cheveux de devant, séparés par une

un large rouleau. Quelques mèches folles et légèrement ondulées courent sur le front. Les cheveux de derrière sont ensuite divisés en mèches crépées



1. Coiffure de jeune femme.

raie frontale, forment un bandeau plat « à la Vierge ». Une grosse natte dessine une couronne autour de la tête depuis le bas. Le milieu derrière

à l'intérieur pour former des coques irrégulières. On pose au milieu de la tête un catogan de cheveux tordus et roulés, maintenu par un nœud. Un



3. Coiffure de jeune femme.



2. Coiffure de jeune fille.

est rempli de boucles tombantes. — Bouquet de fleurs des champs sur le sommet.

3. Coiffure de jeune femme. — Les cheveux de la raie frontale et des côtés, après avoir été ondulés, sont relevés en racines droites pour former



4. Coiffure de jeune fille.

mèche de cheveux du bas de la tête constitue une boucle tombante. — Pouff en fleurs et plumes sur le haut de la coiffure.

4. Coiffure de jeune fille. — Cette coiffure n'est autre que celle de la figure 2, vue de face.



## LETTRES D'UNE DOUAIRIERE

Je lisais, il y a quelques jours, dans un journal sérieux le plaisant « fait divers » qui suit :

« Les habitués d'un café très-fréquenté au boulevard Montmartre viennent d'avoir la douleur de perdre le superbe *toutou* si fort amateur de kirsch que, chaque jour, il en vidait un grand carafon, et qui encore, non content de cela, allait de table en table quémendant un peu de sa liqueur favorite. Il est mort, maigre comme un clou. Paix à sa cendre !

» Mais ce n'est pas le seul ivrogne de son espèce que voient fleurir nos boulevards : on cite un autre chien d'une grande brasserie du boulevard Saint-Michel, qui ne le cède en rien au défunt dont nous venons de parler, sinon pour le kirsch, au moins pour la bière. On dit qu'il est Prussien.

» C'est un grand roquet à pelure fauve, à poil rude. Offrez lui du sucre, des gâteaux, même un morceau de viande, il détournera la tête d'une façon fort dédaigneuse ; mais payez lui un bock, et vous verrez comme il l'avalera ! Les habitués de cette brasserie, rudes buveurs pourtant, ont quelque peine à lui tenir tête ; ainsi dix ou douze bocks ne font pas peur à cet ivrogne qu'on s'amuse à griser : aussi est-il devenu poussif au point de ne pouvoir plus se trainer. »

Je vous donne tel quel ce récit auquel, pour ma part, j'attache toute confiance, car je crois, et cela par expérience, que les chiens ont beaucoup plus que de l'instinct, c'est-à-dire que, de même que l'espèce humaine, ils ont des sentiments, des qualités et partant des vices. Ainsi j'ai connu un chien philanthrope, un chien mélomane, un chien avare. Et si vous me le permettez, pour me reposer un peu des hommes, je m'en vais vous raconter l'histoire de ces trois intéressants animaux.

Le premier ne faisait point partie de ma société ; c'était une des connaissances de mon mari. Il appartenait au maître du café de l'estaminet de Valois, au Palais-Royal, fort achalandé à l'époque de ma jeunesse.

*Favori*, c'était son nom, était un superbe caniche, toujours lavé, poudré, frisé et très-aimé des habitués de l'établissement ; mais sa beauté physique n'était rien auprès de celle de son esprit et de son âme. Aussi jouissait-il de la confiance entière des maîtres auxquels il appartenait, lesquels lui avaient donné un emploi fort important dans la maison : celui d'aller chercher chaque matin chez le boulanger tous les petits pains dont on faisait provision pour la journée.

Ainsi, dès l'aube, un grand panier à la gueule, *Favori* partait pour remplir sa mission de confiance et, d'une probité rare, il rapportait avec une scrupuleuse exactitude le dépôt qui lui était confié. Un jour, pourtant, il manqua un petit pain.

Il n'était certainement pas possible d'accuser la probité du chien : aussi on suspecta celle de la boulangère et on alla lui faire des reproches ; elle s'excusa sur une négligence possible et promit de veiller sur la livraison, le lendemain, avec la plus grande attention. Mais, hélas ! le lendemain, même erreur ; il n'y avait plus moyen de se faire illusion : *Favori* était gourmand ! *Favori* était voleur ! *Favori* était perdu !...

Cependant, comme avant de punir le crime il faut confondre le coupable, on se promit de le suivre et, en le prenant sur le fait, de le corriger de façon que toujours il s'en souvint. Donc, le lendemain matin, quand *Favori* prit son panier, son maître le guetta, puis suivit à pas de loup le pauvre chien qui s'en allait tranquillement comme un cœur sans remords.

Le maître voit compter les pains, garnir le panier du caniche qui sort, toujours suivi, sans s'en douter ; mais, au lieu de revenir à la maison, *Favori* prend une autre route, bientôt entre

dans une cour, s'arrête devant une porte d'écurie, dépose son panier, y prend un petit pain qu'il place délicatement devant une chatière, puis reprend son fardeau et, cette fois, retourne à la maison.

Alors le maître, étonné de ce singulier manège, voulut en éclaircir le mystère, et voici ce qu'il découvrit : dans l'écurie il y avait un vieux chien malade et c'était à lui que le bon *Favori* apportait ainsi la nourriture pour la journée.

Vous comprenez si le brave homme fut touché de l'action généreuse du caniche : aussi le laissa-t-il continuer tant que le pauvre infirme eut besoin de lui, ce qui ne fut pas long ! Un jour, *Favori* rapporta tous les petits pains : son misérable pensionnaire était mort !

Que pensez-vous de ce que je viens de vous raconter, chères lectrices ? Ne trouvez-vous pas que Mme de Staël n'avait pas tout à fait tort, quand elle disait « que Dieu n'avait pas donné la parole aux chiens pour ne pas faire de tort aux hommes ; » car connaissez-vous beaucoup de gens capables d'une action semblable à celle que je viens de vous raconter ?.. Mais, sans plus de réflexions, si vous le voulez bien, nous passerons au chien mélomane.

Dans mon enfance, j'ai connu celui-ci. C'était un beau grifon blanc, coiffé de brun ; il appartenait à la comtesse Regnault de Saint-Jean-d'Angely et s'appelait *Tampon*. Or, ledit *Tampon* était un amateur passionné de musique, et comme sa maîtresse l'aimait beaucoup, lui, et qu'elle était alors une de ces très-grandes dames qui peuvent tout se permettre, elle l'emmenait avec elle dans sa loge tous les soirs d'Opéra. Là, il fallait voir ce chien, assis gravement sur une haute chaise, placée pour lui tout au beau milieu du devant de la loge, écouter la musique tout en dodelinant de la tête et fermant à moitié les yeux pour mieux se recueillir, et cela avec une attention si grande que ni paroles, ni bonbons, ni gimbettes, ne pouvaient lui faire perdre une seule note. Ce n'était que dans les entr'actes qu'en chien bien appris il acceptait des rafraichissements.

Durant l'été, comme le château de sa maîtresse était situé dans les environs de Paris, maître *Tampon* partait régulièrement tous les jours d'Opéra. Quand le théâtre ouvrait, il entraînait comme un personnage, montait tout droit à la loge de sa maîtresse, dont on lui ouvrait la porte avec empressement ; et là, il grimpeait sur sa chaise, assistait à toute la représentation, puis, dès qu'elle était achevée, il reprenait le chemin du château.

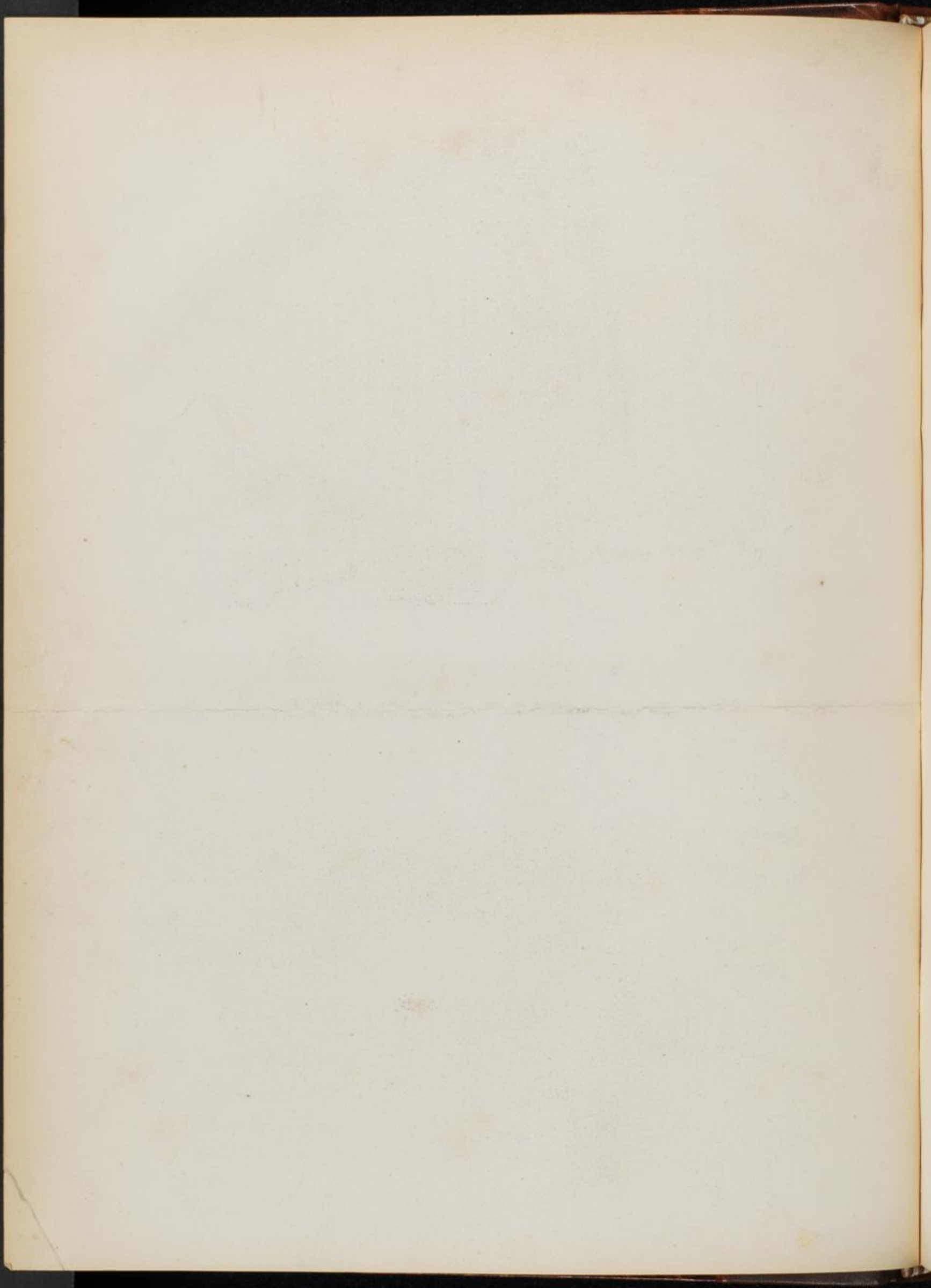
Le troisième, l'avare, dont j'ai promis de vous parler, je l'ai aussi connu dans ma jeunesse. C'était un petit terrier anglais, noir et feu, à la mine rusée ; on l'appelait *Fly*, et il appartenait au docteur Magendie. Sa seule et unique passion était l'argent qu'il préférait à tout, si ce n'est à l'or. Ainsi ce n'était jamais du sucre ou du gâteau qu'il sollicitait de vous, quand il vous faisait des caresses ; c'était une pièce de monnaie.

Si vous en mettiez plusieurs dans votre main, il n'hésitait jamais à prendre l'or s'il y en avait, et alors il frétillait de la queue d'un air de très-grand contentement ; mais s'il n'y avait pas d'or, il prenait la plus grosse pièce d'argent entre toutes ; puis, faute d'or ou d'argent, il prenait le cuivre : seulement alors il baissait la queue et grognait entre ses dents d'un air de fort maussade humeur.

Une fois en possession de sa pièce, *Fly* se sauvait comme un voleur jusque dans la chambre de sa maîtresse, sous le lit de laquelle il avait caché un vieux bas dans lequel il mettait son argent ; mais ce n'était qu'une cachette provisoire à laquelle il se fiait peu, car tous les samedis, quand madame Magendie partait pour sa campagne où elle allait avec son mari passer le dimanche, au moment où ses maîtres montaient dans la calèche pour partir, *Fly* allait chercher son









vieux bas, bondissait avec lui dans la voiture, le cachait sous un coussin sur lequel il se couchait; aussitôt qu'on était arrivé, il reprenait son argent, sautait de la calèche pour aller enterrer son trésor dans l'endroit le plus reculé du jardin. Puis, la semaine suivante, il recommençait le même commerce, volant à sa maîtresse un gant ou un bas pour en faire sa tirelire.

Et qu'on vienne nous dire que les chiens n'ont que de l'instinct!...

COMTESSE DE BASSANVILLE.

## NOS GRANDS POÈTES

Tous les journaux ont parlé de la « matinée littéraire » organisée au théâtre de la Porte-Saint-Martin, au profit de la souscription ouverte pour élever une statue à Lamartine sur une des places publiques de Paris. La partie principale du programme de cette belle séance, affectée au culte d'un grand nom et aux jouissances de l'esprit, a été la conférence de M. Ernest Legouvé sur l'illustre poète. Cet entretien, que sa longueur ne nous permet pas de reproduire intégralement, a été du plus vif intérêt. Les jolis mots, les anecdotes caractéristiques y abondaient; les jugements littéraires y étaient justes et fins; on y sentait passer, semblable à un souffle vivifiant, la libre expression d'un sentiment généreux.

Dans cette conférence, trois noms ont été tour à tour évoqués par M. Legouvé, dans des termes éloquentes et qu'il importe de retenir. Impossible de mieux juger en peu de mots les trois grandes figures qui personnifient la poésie française depuis le commencement de ce siècle : Alfred de Musset, Lamartine, Victor Hugo. Il suffira, pour le prouver à nos lecteurs, de mettre sous leurs yeux quelques passages du bel entretien de M. Legouvé; nous les ferons suivre d'une remarquable étude consacrée à Victor Hugo, et nous aurons ainsi passé en revue, à notre tour, ceux à qui nous devons de les réunir sous ce titre : *Nos grands Poètes*.

Voyons d'abord comment M. Legouvé a été amené à parler d'Alfred de Musset et comment il le juge :

### I

ALFRED DE MUSSET

Messieurs, je vous demande la permission d'être complètement sincère. La gloire de Victor Hugo a pris de telles proportions, elle se ramifie si profondément dans toutes les couches sociales, qu'elle constitue un phénomène à part. Quant à Lamartine, il faut oser le dire, son astre a pâli! Il n'occupe plus dans l'admiration générale la place qui a été si longtemps la sienne.....

Ah! certes, vous avez raison, messieurs, de vouloir lui élever une statue, nul n'y contredira et beaucoup y contribueront; mais il en avait naguère une autre, bien plus belle, une autre placée en un lieu plus sacré que toutes les places publiques de la ville... dans le cœur de la jeunesse! Hé bien! cette statue, il ne l'a plus! Ce sanctuaire, il n'y règne plus! Un autre poète y a pris sa place. Le chantre de *Rolla* a détrôné le chantre d'*Elvire*!

Est-ce juste? est-ce un bien pour la jeunesse? A-t-elle eu raison de changer de religion?

J'aborde là une question bien périlleuse; je touche à une idole, et à une idole qui est la mienne. Personne ne place plus haut que moi le poète des *Nuits*; j'ai la mémoire et l'imagination toute peuplée de ses vers, et l'un de mes chers plaisirs est de me les redire à moi-même dans les bois ou sur les bords de la mer. Mais quand je compare Alfred de Musset à la place

qu'il occupe, au grand homme qui occupait cette place avant lui, et surtout à l'influence immense qu'il exerce, je ne puis me défendre de voir et de juger.

Alfred de Musset est un peintre incomparable de la passion : il y déploie tous les genres de talent; il a de la grâce, de l'émotion, de la profondeur, de l'esprit, de la vérité! Ce sont de vraies larmes qui coulent de ses yeux! Ce sont de vrais cris de douleur qui sortent de sa bouche! Ce sont de véritables sanglots qui soulèvent sa poitrine! Mais pour qui ces sanglots, pour qui ces larmes? Toujours pour des créatures plus ou moins dégradées, pour des Belcolor ou des Namouna! Manon Lescaut est son Elvire. Il ne peint dans l'amour que ce qu'il y a de maladif et de fatal! Il ne poétise dans la passion que le côté par où elle touche au vice! Il ne décrit dans le cœur humain que les fièvres du cœur humain!

C'est éloquent, c'est touchant, c'est poignant; mais ce n'est ni simple, ni sain.

Bien des personnages de femme traversent ses poèmes; cherchez-y l'image vraie et pure d'une jeune fille, d'une sœur, d'une mère, d'une aïeule, d'une femme croyante, d'une femme dévouée, d'une femme honnête, vous ne l'y trouverez pas!

Je vais plus loin. Demandez-lui la peinture d'un des grands et éternels sentiments de l'âme, l'amour paternel, l'amour filial, le patriotisme, la charité, l'amour de la liberté, l'amour de l'humanité, vous ne l'y trouverez pas! Ce grand poète, car c'est un très-grand poète, n'est ni citoyen, ni père, ni fils, ni homme même dans le sens divin du mot. Son œuvre est un admirable paysage... sans ciel!

Hé bien! lorsque par la pensée j'évoque devant moi les poètes immortels qui sont dignes de figurer dans le plafond d'Homère de M. Ingres, lorsque je commence par le commencement même de toute poésie, par les chants d'Orphée, par Pindare, par l'*Iliade*, quand je passe à Eschyle et à Sophocle, quand j'arrive de Sophocle à Virgile, et de Virgile à Dante, à Pétrarque, j'entre dans une atmosphère saine et fortifiante. Je respire un air qui m'épure et me nourrit! Mon front se relève, mon cœur s'élève, je me sens dans la famille des bienfaiteurs de l'humanité! Hé bien! messieurs, Lamartine appartient à cette famille-là. Il peut se présenter devant ces grands hommes avec la *Prière de l'enfant à son réveil*, avec *Milly*, avec les *Etoiles*, avec le *Crucifix*, avec le *Chant des Moissonneurs*, et ils lui diront tous : — Entre, entre! tu es un des nôtres! car tu as toujours été grand et pur!...

En peut-on dire autant du poète de *Rolla*? A Dieu ne plaise que j'essaye de le renverser de son piédestal, je ne suis pas iconoclaste. Mais je ne puis m'empêcher de croire et de répéter que le génie qui console et qui ennoblit est supérieur à celui qui désespère et qui rabaisse, que la véritable immortalité ne s'accorde qu'à la peinture de ce qui est éternel, et qu'enfin, dieu pour dieu, le dieu de notre jeunesse valait mieux que celui de la vôtre!... Restez fidèles à votre culte; mais, croyez-moi, ne désertez plus l'autre! Rouvrez vos cœurs à celui qui n'a jamais fait que du bien! Reprenez pour guide la voix qui conduit dans les sentiers qui montent; elle vous rendra dignes de cette terre en vous élevant au-dessus d'elle!

ERNEST LEGOUVÉ.

## LES PAROLES D'OR

Les succès tardifs ont cela de particulier que, n'éveillant pas dans l'âme une ambition qui serait sans avenir, ils demeurent sereins comme la vieillesse quand elle est sage.

LITTRÉ.



PLANCHE M. N° II. — DESCRIPTION, PAGE 50.



## TOILETTES DE DEUIL

Modèles des Magasins du Cyprés (rue de la Chaussée-d'Antin, 5).





*Jules Darnet*

*A. Boilly* 1292

*A. Lévy sup. r. des Mirais. 66.*

*Ad. Goubaud & Fils Ed<sup>rs</sup> Paris*

## LE MONITEUR DE LA MODE

Paris, Rue de Richelieu, 92.

*Etoffes des Magasins des Paradis des Dames, Rue Rivoli, 8 et 10.*

*Supens et Couronnes de P de Plument, Vivienne, 33. Rubans et Passementerie Ala Ville de Lyon*

*Lait Antéphelique de Couder & C<sup>ie</sup>. Parfums de la M<sup>me</sup> Violet. Potonde du G<sup>l</sup> Hôtel.*

*Entered at Stationer's Hall.*



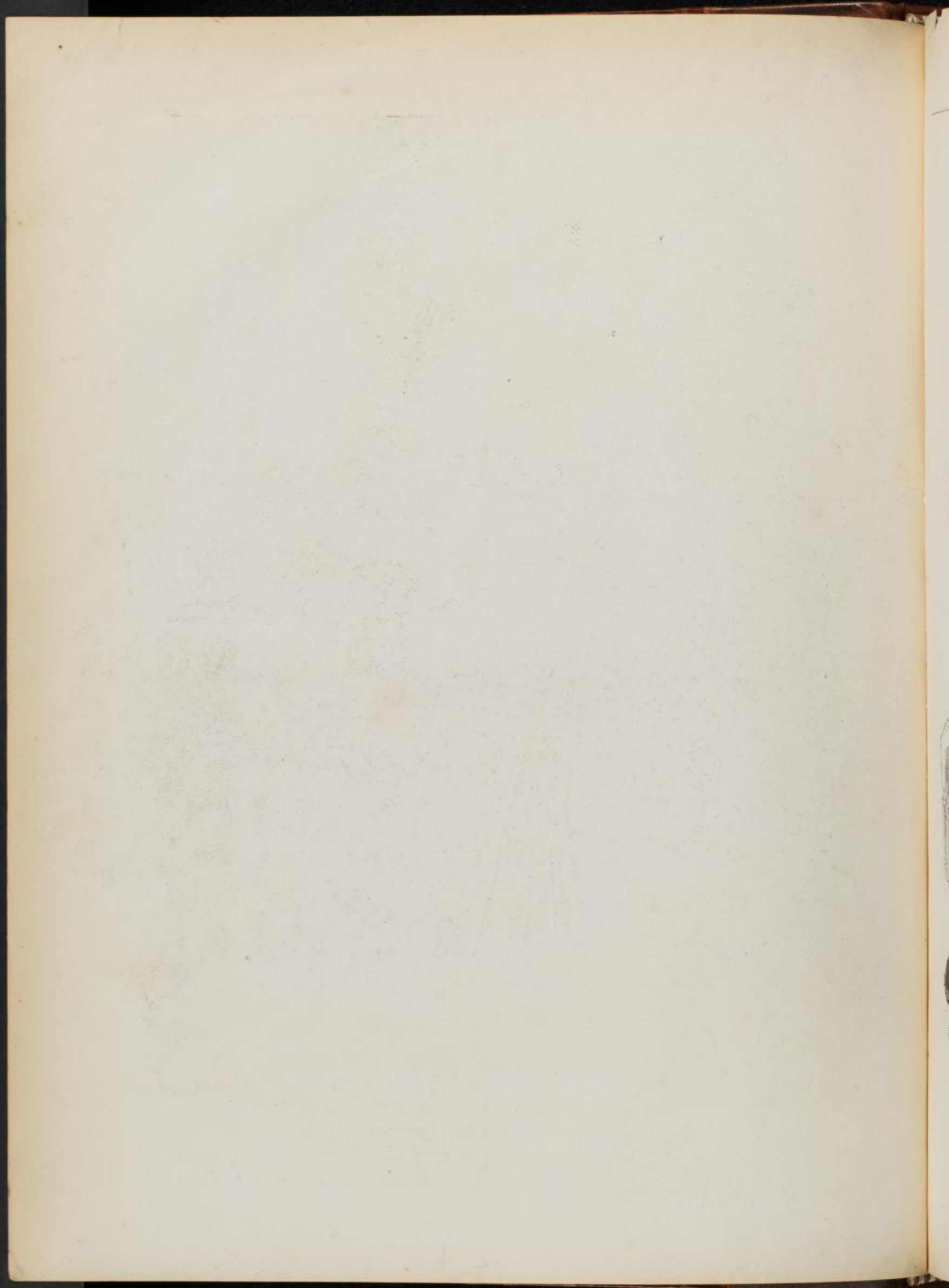




PLANCHE G. N° 601. — DESCRIPTION, PAGE 50.



TOILETTES DE RÉCEPTION

Modèles de Mme Bréant-Castel (rue du Quatre-Septembre, 19).



## LE GARDE-CHASSE

(NOUVELLE. — SUITE.)

Edouard les regarda étonné.

— Vous refusez de l'argent, vous refusez la permission de chasser, vous qui chassez sans permission sur les terres de tout le monde ?

— Oh ! pour cela non !

— Voyons, je vous connais ; je sais que, si votre frère est un brave et honnête garçon, vous, vous ne valez pas grand'chose... Dans le pays, vous causez la terreur. Tout le monde vous craint, mais je ne vous crains pas, moi !..

— Monsieur, peut-on dire cela de nous ?.. Oh !.. mais... Eh bien, allons ! s'écria l'ainé, en faisant signe à l'un de ses frères de le suivre. Seulement nous n'irons que deux, car le cadet est malade.

Immuable dans un coin se tenait le cadet, qui cherchait à cacher sous sa blouse une main enveloppée de linge.

— Tiens ! je parie que tu auras encore fait quelque mauvais tour aux douaniers ? Ils t'auront envoyé du plomb...

Le cadet le regarda d'un air farouche, secoua la tête et ne répondit pas.

Edouard lui tourna le dos et sortit. Chacun le suivit.

## IV

Les deux Grosbourg eurent le soin de s'armer de leurs fusils. Edouard, en apercevant leurs armes, se promit de les surveiller de près.

Ils s'engagèrent dans les sentiers qui conduisaient vers les délicieuses avenues de la forêt d'Essertennes. Le soleil était beau. Le ciel était resplendissant.

L'avenue qu'ils suivaient tourna bientôt en se rétrécissant et devint un sentier sinueux où le soleil descendait par les déchiquetures du toit de feuillage qui l'embrassait comme un berceau.

Ces fonds frais où la verdure est humide et sombre, où la lumière se veloute en s'y perdant, avaient, pour nos Parisiens surtout, des fantaisies mystérieuses auxquelles leurs yeux n'étaient guère habitués.

Mais il est vrai qu'en ce moment nul ne songeait à admirer les splendeurs de la nature, en pleine forêt. Chacun était dispersé, chacun fouillait les fourrés, les sentiers, les endroits les plus retirés.

La pensée qu'un crime avait été commis attristait profondément Edouard et ses amis.

Edouard se souvenait du pauvre Claude, de ce vieillard qui l'avait vu naître, qui le premier avait dirigé ses pas à travers les bois et les montagnes, et ce souvenir lui causait une poignante émotion. Claude n'était-il pas victime de son dévouement pour lui ? Tout en marchant, en cherchant, en réfléchissant, il en arrivait à se reprocher le malheur trop évident, hélas ! qui avait dû frapper son garde-chasse. N'avait-il pas eu tort de le laisser courir seul dans ses bois, pendant si longtemps, pour lutter contre les braconniers ? Que lui signifiait un peu plus ou un peu moins de gibier ? Et il se rappelait la Simone, folle de douleur, et il voyait la petite Claudie malade de chagrin... Et, plus d'une fois, pendant la route, il passa rapidement les mains sur ses yeux pour essuyer des larmes.

Après quelques heures de recherches vaines, l'un des Grosbourg dit :

— Vous voyez, il n'y a rien, ce n'est pas ici...

— Marche quand même, lui cria durement Edouard. Pas un mot de plus, et en avant !

Ils marchèrent silencieusement.

Vers le soir, brisés de fatigue, il fallut songer au retour. Edouard était profondément désespéré. Il allait seul, cherchant toujours...

Tout à coup, il poussa un cri.

— Venez ! venez ! Oh ! le malheureux !..

On se précipita vers lui.

Un spectacle affreux s'offrit à leurs yeux. Un homme, un vieillard était attaché, lié, garrotté au pied d'un chêne. Il était immobile. On eût dit un cadavre. Une sombre douleur, une immense épouvante contractaient ce visage livide.

Les cordes qui liaient les bras et les jambes s'incrustaient dans les chairs.

A ses pieds, un chien baignait dans une mare de sang.

Edouard resta un moment muet, frappé d'effroi et de terreur.

Puis :

— C'est Claude ! s'écria-t-il.

Et il s'élança vers lui ; il coupa, il arracha les cordes qui retenaient ce corps inerte collé contre l'arbre.

Ses amis, aussi terrifiés que lui, l'aidèrent dans ce travail.

Du reste, ils étaient seuls : les autres avaient disparu.

Quand le malheureux garde-chasse fut étendu sur l'herbe, Edouard se pencha sur lui, regarda ses yeux, ses lèvres, plaça ses mains sur son cœur, puis se relevant vivement :

— Improvisons une civière, dit-il.

En se retournant, il s'aperçut de la disparition des Grosbourg.

— Où sont-ils donc ?

Il les appela.

— Nous voilà !

Ils vinrent, ils étaient pâles. Ils avancèrent en tremblant.

C'était naturel. Peusez donc... pareil spectacle !

— Que faites-vous ?

— Oh ! monsieur Edouard, nous attendions là... à quelques pas... parce que...

— Parce que quoi ?

— Mon Dieu ! je... la vue de ce pauvre Claude... et...

— Mais vous ne l'aviez pas encore vu ?

— Si, mais la peur... c'est que... il est mort !..

— Il vit !

Ce fut un cri — cri effroyable — poussé par deux poitrines.

— Eh bien ! on croirait que vous en êtes fâchés ?

Les Grosbourg pâlirent adreusement.

— Allons ! à la civière, et qu'on l'emporte !

Les Grosbourg ne bougèrent pas.

— Tonnerre ! hurla Edouard menaçant.

Alors ils s'approchèrent en serrant leurs fusils entre leurs mains.

Edouard les leur arracha.

— Ça vous gênerait pour porter la civière, mes braves.

— Marchons ! dit l'ainé. Ah ! cela nous émaye (émeut) tellement, voyez-vous...

Le cortège se mit en marche.

## V

Edouard et ses amis restèrent en arrière. Avant de partir, Edouard regarda une dernière fois le cadavre du chien, baignant dans le sang, et il murmura :

— Pauvre bête !

— Ah ça, voyons, lui demanda-t-on, que penses-tu de cette affaire ? Un crime a été commis ici, mais par qui ? Tu emmènes ces Grosbourg que tu traites de gredins, tu les surveilles sans cesse... Est-ce que, par hasard ?..

— Claude n'est pas mort, répéta Edouard, et j'espère même que nous le sauverons ; alors...



— Oui, très-bien ! Mais qu'est-ce que ces Grobourg, sur qui, nous semble-t-il, se portent tes soupçons ?...

Après un court silence, Edouard dit :

— Ce sont les plus mauvais drôles de la création, à l'exception d'Auguste, cependant. Le père, contrebandier et braconnier, fut tué par des douaniers du côté des Verrières. La mère Grobourg resta avec quatre enfants, dont trois ont eu le temps de recevoir et de pratiquer les principes de leur père, c'est-à-dire qu'ils s'adonnèrent complètement au braconnage et à la contrebande. Un jour, la mère mourut, on ne sait trop si c'est de misère ou de chagrin...

— Oh ! de chagrin, sans doute.

— C'est possible. Elle était bonne mère et très-honnête surtout. Aussi la détestait-on dans la famille. Son fils aîné, Bruno, avait été condamné, pour vol, à quelques mois de prison. Mon père eut pitié de ce malheureux et il réussit à faire rendre la liberté au prisonnier. Bruno promit de se bien conduire, d'avoir soin de ses frères, et mon père l'employa soit dans ses bois, soit dans ses champs. Mais le travail de ce genre ne convenait guère à ce drôle. Il recommença à braconner et à voler. Il força ses frères à suivre son exemple. Auguste, trop jeune pour prendre une part active à leurs exploits, était devenu leur esclave, leur martyr. Figurez-vous qu'on se servait de lui pour dresser les chiens. Voici quel était son emploi : on le déguisait en douanier, on l'entraînait dans les bois et on l'obligeait à rosser d'importance les pauvres bêtes qui lui étaient confiées. Les chiens, battus, affamés, se sauvaient naturellement dès qu'ils l'apercevaient, et dès qu'ils apercevaient, du reste, des individus portant un costume semblable au sien...

— Tiens, mais c'est une éducation très originale !..

— Bref, le petit, dégoûté de ce métier de barbare, ne battait pas les chiens, et il se privait souvent d'une partie de sa nourriture quand on lui ordonnait de les affamer. Aussi les coups qu'il ne donnait pas, c'est lui qui les recevait. Claude fut une fois témoin d'une scène pareille ; il voulut prendre la défense du malheureux et il fut rossé à son tour. Enfin, un soir d'hiver, nous trouvâmes le petit Auguste à la porte du château, grelottant de froid et plein de sang. Ses frères l'avaient chassé et frappé au point de lui faire de graves blessures. C'est alors que mon père résolut de prendre ce malheureux chez lui. Claude fut chargé de le surveiller. Il vécut depuis dans la famille de Claude. Les Grobourg nous détestèrent un peu plus et nous firent tout le mal possible ; non-seulement ils braconnèrent sur nos terres, mais encore ils s'en prirent aux arbres de la forêt, aux plus beaux dont ils coupèrent et arrachaient l'écorce dans le but de les faire périr...

— Mais ce sont de véritables bandits.

— Bruno et ses deux frères subirent plusieurs condamnations pour ces faits, et, en sortant de prison, ils ne cachèrent plus leur haine contre nous tous. Bien entendu, dans cette haine, Auguste se trouvait enveloppé. Plusieurs fois ils lui adressèrent des menaces de mort. Le cher garçon dut s'armer, quand il sortait, pour se défendre contre ses frères ; il en est de même pour Claude... Mais Claude croyait n'avoir rien à craindre d'eux, et...

— Et c'est lui qui a été leur première victime...

— Patience ! nous le saurons tout à l'heure. Ah ! si Auguste était ici, s'il avait nos doutes, il serait capable de faire justice de ces misérables séance tenante... Car pour lui, Claudie est sa fiancée... Tenez, la voici ! La voyez-vous, là-bas, qui accourt sur la route ?

Effectivement, les amis d'Edouard aperçurent une jeune fille, pâle, tremblante, les yeux noyés de larmes, qui se précipitait vers la civière portée par les Grobourg.

— Non, non, Claudie, ton père n'est pas mort, mon enfant,

s'écria Edouard. Ne lui parle pas, laisse-le, et surtout tranquillise-toi. Nous le sauverons...

Sur l'ordre que lui donna Edouard, elle partit en avant pour prévenir le médecin d'Essertennes.

— Mais elle est charmante, cette enfant.

— Et, ajouta Edouard, elle est aussi dévouée, aussi bonne que charmante.

## VI

Claude fut transporté au château.

Près du lit sur lequel on le déposa se trouvaient Edouard, ses amis, Claudie et le docteur qu'elle était allée chercher.

Les Grobourg se tenaient immobiles à deux pas.

— Nous partons ? dit Bruno d'un air embarrassé.

— Restez, on peut avoir besoin de vous.

— Cependant, objecta l'autre frère, nous avons à travailler, nous autres.

— Vous resterez, je le veux !

A ce moment la Simone entra. Derrière elle vint un beau et grand jeune homme qui portait le costume de garde-chasse.

— Auguste ! cria Claudie.

Auguste avait été averti, à son retour de Suisse, du crime qui avait eu lieu, et il s'était empressé d'accourir au château.

Il s'approcha du lit. Après avoir contemplé un moment le pauvre Claude étendu sans mouvement, presque sans vie, après avoir regardé Claudie et sa mère, dont la douleur et le désespoir causaient la plus vive émotion aux spectateurs de cette triste scène, il se tourna brusquement vers ses frères, et il leur dit d'un ton menaçant, terrible :

— C'est vous !

Les Grobourg répondirent vivement :

— Quoi ! quoi ! qu'est-ce que tu veux dire ?

— Je veux dire, misérables, que c'est vous qui êtes les coupables.

— Nous ? tu mens ! C'est toi qui es un misérable, accusant ainsi tes frères pour soutenir des étrangers...

— Des frères, vous ? Ne me rappelez pas ce nom qui me fait rougir de honte ! Vous me tueriez, moi, comme vous avez cherché à tuer Claude...

Bruno lança à Auguste un regard plein de haine, et, s'avançant vers lui :

— Tu nous accuses pour nous perdre, car, tu as raison, nous te faisons honte, parce que nous sommes pauvres...

Edouard s'interposa pour mettre un terme à cette scène.

— Vous resterez ici ; vous n'avez rien à craindre. Mais, aussi bien que mes amis et moi, vous devez déposer devant la justice qui va venir...

A ce mot de justice, les Grobourg se reculèrent.

Cependant l'un d'eux murmura :

— C'est tout de même bien mal, après vous avoir rendu service, d'être récompensés comme cela.

Mais, comme le médecin réclamait le silence, Edouard les fit sortir et les entraîna un peu de force dans une salle voisine.

— Vous serez à merveille ici, leur dit-il. Je vais vous faire servir à boire et à manger ; cela vous aidera à prendre patience...

— Nous n'avons pas faim...

— Bah ! vous boirez alors.

— Nous n'avons pas soif...

— L'appétit et la soif vous viendront en attendant.

Et il leur fit apporter des viandes froides, du fromage et du vin.

Comme il se retirait, il aperçut Auguste sur le seuil de la porte, ayant son fusil chargé entre les mains.

— Que fais-tu là ?

— Je les garde ; soyez tranquille, ils ne bougeront pas !



Edouard voulut l'obliger à le suivre, il refusa obstinément.

Certes, les Grobourg savaient à quel homme ils avaient affaire : aussi ne bronchèrent-ils pas.

Après un long silence, Bruno, regardant Auguste avec fureur, s'écria :

— Tu nous menaces, parce que tu es le plus fort !

— Parce qu'il est le plus lâche ! hurla l'autre frère.

Auguste ne répondit pas. Le malheureux garçon pensait au pauvre Claude, pour lequel il avait une affection vraiment filiale, et la crainte que son père (ainsi l'appelait-il) ne fût perdu lui causait les plus mortelles angoisses.

La vue des deux misérables qu'il retenait prisonniers lui inspirait autant de colère que de dégoût. Il les avait vus à l'œuvre, dans le temps où il était torturé par eux : aussi savait-il ce dont ils pouvaient être capables. Ce qui l'étonnait, ce fut de ne pas voir son autre frère, celui qui était resté à la maison.

— Où est Jacques ? leur demanda-t-il.

— Tu voudrais, sans doute, l'accuser aussi ? lui dit Bruno avec ironie. Il ne te suffit pas de nous avoir, il te faudrait encore Jacques... Ah ! si tu pouvais te débarrasser de nous du même coup, quelle joie ! n'est-ce pas ?

Auguste haussa les épaules et leur tourna le dos.

Bruno se promenait à travers la salle en jurant, en gesticulant en frappant des pieds et des mains les meubles qui étaient à sa portée ; puis, de temps en temps, il s'adressait à Auguste et semblait le menacer.

Enfin il s'assit, emplit un verre de vin et le vida d'un trait. Alors il appuya ses coudes sur la table, la tête dans ses mains, et resta silencieux.

Auguste le regardait. Ce ne fut pas sans une surprise profonde, sans une émotion vraie, qu'il vit rouler des larmes dans les yeux de son frère aîné.

— Tu pleures ?

— Moi ? fit l'autre en s'essuyant les yeux. Oui, de rage !

Ce fut tout.

Une heure après, on entendit le bruit d'une voiture dans la cour du château.

— Qui peut venir ici ? demanda Bruno inquiet.

— Regarde, dit Auguste.

Et Bruno, s'approchant d'une fenêtre, vit descendre de voiture le juge d'instruction d'Arnois, le commissaire de police et deux gendarmes.

## VII

Cependant Claude avait reçu tous les soins imaginables, et le docteur, qui ne le quittait pas, fit espérer que le malade pourrait être sauvé.

Edouard et ses amis s'étaient retirés, et il ne restait dans la chambre, avec le docteur, que Claudie et la Simone. Mais, dès son arrivée, le juge d'instruction voulut voir Claude, et Edouard le conduisit auprès de son malheureux garde-chasse, en lui racontant ce qui s'était passé le matin.

— Un peu de patience, dit le docteur au juge d'instruction, et vous pourrez interroger le malade.

Effectivement, un moment après, Claude rouvrit les yeux. Edouard sauta à son cou en pleurant de joie.

Claude, étonné, comme sortant d'un songe, regarda autour de lui. En voyant Edouard, il sourit.

— Ce n'est rien, monsieur, murmura-t-il, tranquillisez-vous...

Puis, sur un signe du docteur, le juge d'instruction s'approcha du malade et lui dit :

— Racontez-nous ce qui vous est arrivé...

— Tiens ! cria Claude en faisant un brusque mouvement, comme s'il eût été effrayé.

Et ses regards se portèrent avec une ténacité étrange vers un coin de la chambre.

Peu à peu ses yeux devinrent fixes, ardents, terribles.

— Eh bien ? dit Edouard, en cherchant ce qui pouvait le frapper ainsi.

Il vit les Grobourg. On venait de les amener dans la chambre.

— Claude, Claude, fais-nous connaître tes assassins...

— Je ne les connais pas !

— Approchez ! cria durement Edouard, s'adressant aux Grobourg.

Ils s'approchèrent. Ils étaient livides.

Claude les suivait toujours du regard.

— Vous voilà ? Bonjour, les amis, murmura-t-il en souriant.

Eh ! Claude a la peau solide, hein ?

Les Grobourg trébuchèrent. On eût dit qu'ils allaient tomber.

— Bah ! c'est l'émotion, balbutia Bruno. Ce pauvre Claude !..

Mais, sur les instances du juge d'instruction, Claude raconta ce qui lui était arrivé.

Pourtant, avant tout, il tendit la main à Auguste et murmura d'une voix profondément attendrie :

— Fils, je t'aime bien, va !

Et se tournant vers le docteur :

— Monsieur, ajouta-t-il, il faut que je vive ; sauvez-moi, car je suis encore nécessaire à mon maître, à ma femme, à ma fille et à mon fils...

Son fils, c'était Auguste.

— Vous voulez que je vous raconte ce que l'on m'a fait ? Je le veux bien.

Les Grobourg, appuyés contre le mur, la tête sur la poitrine, restaient immobiles.

— Depuis huit jours, j'allais dans les bois chasser, non le gibier, mais les braconniers. Mon maître attendait des amis, et je voulais que la chasse fût bonne. Or, pendant quatre jours, tout fut pour le mieux. Avant-hier, vers huit heures du soir, — et vous savez qu'à cette heure-là il fait nuit dans la forêt, — je revenais à Essertennes par le chemin de Pressiart. Tout à coup, mon pauvre chien, Tom, se mit à courir dans les taillis en aboyant. Je l'appelais, mais il ne fit qu'aboyer avec plus de rage. C'est à ce moment (dit Claude en fixant les yeux sur les Grobourg) que la malheureuse bête reçut une balle dans le ventre. Aussitôt trois individus se précipitèrent sur moi, me renversèrent et me bâillonnèrent sans que je pusse me défendre. Mais il faut vous dire que, avant de tomber, Tom se jeta sur l'un des assassins et il dut le mordre fortement, car j'entendis pousser un cri de douleur... Vous avez connu Tom, n'est-ce pas, les Grobourg ? Aussi vous comprenez, vous, le mal qu'il a pu faire à celui qui l'a attaqué...

Les Grobourg relevèrent machinalement la tête. Leur visage était d'une pâleur mortelle.

— Enfin, continua le garde-chasse, on me lia, on me garrotta et on m'attacha à un arbre. L'un des brigands a voulu me tirer dessus ; mais ses compagnons l'en empêchèrent, en disant : « Il crèvera là de faim et de froid, les loups le dévoreront : c'est assez pour lui. »

A ces mots, un cri d'horreur s'échappa de toutes les poitrines. Claudie se jeta au cou de son père et l'embrassa en pleurant à chaudes larmes.

— Eh bien, petiote, ne pleure pas, puisque me voilà. Tu vois que je ne suis pas mort. Mais je l'ai échappé belle.

Quand ils m'ont abandonné, quand j'ai été seul, je me suis cru perdu. J'aurais préféré, je vous le jure, une bonne balle en pleine poitrine. Faire mourir un homme ainsi ! C'est trop cruel. Je pensai à ma femme, à ma fille, à mon fils, à vous, monsieur Edouard, et aussi (dit Claude en sanglottant), à ce pauvre Tom, dont les plaintes m'arrachaient le cœur... Figurez-vous que Tom, tout ensanglanté, se traîna jusqu'à mes



pieds... Il leva la tête, me regarda doucement et tendrement, s'appuya contre moi et... et... ce fut tout. Je ne sais plus ce qui se passa... Le sang me monta à la tête... J'étouffais de douleur et de colère... J'essayai de m'arracher à l'arbre auquel on m'avait lié... Puis, au bout de quelques heures, brisé, anéanti, mourant de froid et de faim, à bout de forces et de courage, torturé de toutes les manières, je fermai les yeux en souhaitant de m'en aller au plus tôt... Mais il paraît qu'on ne s'en va pas comme ça, car je me réveillai, ou mieux je sortis de mon anéantissement, et c'est alors que cette pensée affreuse, épouvantable, horrible, me vint : « Je vais être dévoré par les loups!... » C'est qu'il y en a des loups dans ce pays, n'est-ce pas, les Grobourg ? Oh ! si vous saviez avec quelle terreur je vis pour la seconde fois le soleil disparaître et la nuit venir!... J'en ai encore le frisson!... Je vais vous avouer une chose : pour échapper à cette mort, j'ai cherché à m'étrangler... Une corde passée autour de mon cou était liée à l'arbre... Je tirai, je tirai... Ah ! bah ! ça me fit mal, et rien de plus...

— Oh ! mon pauvre homme ! s'écria la Simone en éclatant en sanglots.

— Eh bien, ton pauvre homme, le voilà ! folle que tu es ; ne pleure pas et embrasse-moi ; ces messieurs le permettent et ça vaut mieux.

La Simone se précipita sur le pauvre malade et l'embrassa ardemment.

— A la bonne heure ! dit-il. Maintenant, je finis. Je ne me souviens plus de ce qui s'est passé... Je sais que j'ai eu faim, je sais que ma soif a été d'autant plus horrible que j'étais tout brûlant de fièvre... Oh ! une goutte d'eau, comme ça me paraissait bon ! Et j'ai eu froid, froid plus qu'on ne saurait l'imaginer. Il me semblait que mon sang était gelé dans les veines... Je grelottais, mes dents claquaient et je m'en allais... Cette fois, je sentis que c'était pour de bon, et, après, au dernier effort, voyant que la lutte était impossible, je m'endormis en pensant à vous...

Quand Claude eut fini son récit, en regardant autour de lui, il s'aperçut que tous les yeux étaient pleins de larmes.

— Chers et braves amis, murmura-t-il.

Et, malgré lui peut-être, lui aussi pleura.

Dès que l'émotion fut un peu calmée, le juge d'instruction lui demanda s'il avait pu voir ses assassins et s'il pourrait les reconnaître.

Avant que Claude eût le temps de prononcer une parole, quelqu'un cria :

— Les voilà !

Ce quelqu'un, c'était Edouard, et il désignait du geste les deux Grobourg.

Ceux-ci effrayés, tremblants, éperdus, ne trouvèrent même pas un mot à répondre.

Claudé les regarda un moment fixement.

— Eh bien ? fit le juge d'instruction.

Claude secoua la tête et répondit :

— Non, monsieur, les assassins étaient... masqués...

— Père, dit Auguste, je ne veux pas qu'à cause de moi...

— Tais-toi, petiot !

— Mais, observa Edouard, s'adressant aux Grobourg, votre autre frère est malade, m'avez-vous dit ce matin... Or, je crois me rappeler qu'il avait la main enveloppée de linges... Est-ce que?...

Les Grobourg le regardèrent d'un air effaré...

— Oh ! vous savez, monsieur Edouard, dit Claude, les Grobourg élèvent des chiens, et, ma foi, quelquefois les chiens mordent...

— Oui, oui, s'écria Bruno, c'est cela !

— Vous voyez, j'ai deviné juste, reprit Claude en ricanant.

Le juge d'instruction commença une enquête, mais l'enquête

n'aboutit à rien. Claude s'obstina toujours à soutenir qu'il ne connaissait pas ses assassins.

En partant, car il fallut enfin les laisser partir, les Grobourg marchaient comme des hommes ivres. Ils trébuchaient à chaque pas.

Camille ÉTIÉVANT.

(La fin au prochain numéro.)

## LES FOURRURES

Parmi les vêtements d'hiver qu'impose la mode, figurent les vêtements fourrés.

Les fourrures ! Voilà une industrie dans laquelle excelle l'artisan de Paris ! Ne cherchez pas ailleurs qu'à Paris une pelleterie parfaitement apprêtée et élégamment adaptée à un vêtement. Ce n'est qu'à Paris que se fait la pelleterie fine, et c'est la grande capitale qui tient la corde dans la préparation et la confection de ces riches et précieux produits.

La mode des fourrures, réservée jadis aux classes élevées dans la société, s'est développée depuis nombre d'années et a pris rang dans les vêtements portés par la bourgeoisie et le petit monde.

Nos élégantes de la classe moyenne, rentières, commerçantes, artistes, etc., se pavanent en manteau, en pelisses, en justaucorps, manchons et manchettes, brodequins et bottines fourrés. Les pieds mignons des plus coquettes laissent voir de ravissantes babouches bordées d'hermine, d'angora, de chinchilla, de chat et de lapin.

Le lapin ! Sait-on ce que ce timide et utile animal fournit de dépouilles à la fabrication des fourrures et de la chapellerie ? On le croirait à peine. Les lapins et les lièvres réunis donnent par an 83 millions de peaux ! Nous ne connaissons pas le chiffre des peaux de chat, *ces majestés fourrées*, comme dit La Fontaine, mais il ne saurait être de beaucoup inférieur à ce dernier.

Nous disions que Paris avait la palme pour l'apprêt et l'application des fourrures, mais rendons justice à qui de droit, et ajoutons que beaucoup de pelleteries magnifiquement façonnées viennent de Russie. La Russie et la France sont donc les deux pays où se préparent les plus belles fourrures. Le commerce russe ne nous démentira cependant pas quand nous dirons que, toutes les fois qu'il s'agit d'un travail de choix, la Russie expédie à Paris ses peaux brutes que Paris lui renvoie admirablement préparées et façonnées. Il faut rendre hommage aussi à Lyon, où se préparent les pelleteries du meilleur goût.

Disons maintenant quelles sont les peaux le plus particulièrement estimées et recherchées comme ornement ou doublure de vêtements.

En tête de cette énumération doit figurer la peau d'agneau dont on fait un grand usage. Les plus estimées viennent du Piémont, de la Lombardie et de la Toscane ; puis celles du Béarn, de l'Espagne et de la Provence. Une grande célébrité est acquise à la peau d'agneau dite d'Astrakan.

La peau de lièvre et de lapin : celles de France sont épaisses et douces. Les plus communes servent à la chapellerie. Les angoras et les peaux de lièvres noirs de Russie et lièvres blancs de Sibérie sont réservés pour la fourrure.

Les peaux de chat sont fort employées. La variété en est innombrable : chat domestique, chat sauvage, chat angora, chat tigre ; puis le chat d'Asie, celui de l'Afrique centrale, le chat de la Cafrerie ; ceux du Bengale, d'Égypte, de Java, de la Floride. Ces peaux servent à faire des manchons, des palatines, des tours de cou, des manchettes et des bordures de souliers. On peut comprendre dans les peaux de chat celles du lynx, provenant du nord de l'Asie et de l'Europe, la Sibérie entre autres.



La peau de castor employée aux doublures de vêtements et à la chapellerie.

La peau d'hermine, appliquée aux costumes de la haute magistrature. C'est une fourrure gracieuse, d'une blancheur devenue proverbiale, et qui n'est guère employée que pour les manteaux de luxe. C'est la Sibérie qui fournit presque exclusivement l'hermine consommée dans le monde entier.

La peau de loutre. Il y a loutre de mer et loutre de rivière. La première, très-recherchée, vient de la Nouvelle-Archangel et du Kamchatka. La loutre de rivière est très-employée par les fabricants de casquettes, par les tailleurs pour garnir ou doubler les vêtements.

La peau de martre d'Europe, d'Asie et d'Amérique, très-estimée, celle surtout dite martre zibeline, qui se distingue par le brillant de son poil, qui a la propriété de rester dans le sens où on le touche. Cette espèce provient de Sibérie. Elle est fort chère.

La peau de putois, peu recherchée à cause de l'odeur qu'elle conserve indéfiniment.

La peau de renard fournit une variété considérable de fourrures très-estimées, provenant de la Virginie, de la Tartarie, de l'Amérique et du Bengale. Il est une espèce, originaire de la baie d'Hudson et du Kamchatka, qui fournit une peau exceptionnelle, d'une rare beauté. Elle est noire et se vend jusqu'à 800 fr. la pièce. Il y a, d'ailleurs, des renards de diverses origines, dont la peau est rouge, argentée, bleue et blanche.

La peau d'ours donne lieu à un commerce des plus importants. Il y a les ours de terre et les ours de mer. Les premiers sont l'ours brun et l'ours noir d'Europe et d'Amérique. L'ours de mer n'est autre que le magnifique ours blanc des mers polaires. L'ours brun est commun en Russie et en Pologne. On le rencontre dans les Alpes et dans les Pyrénées. L'ours noir, originaire des régions les plus froides d'Amérique, donne une fourrure plus belle que toute autre. On emploie généralement les peaux d'ours à doubler les vêtements et à faire des tapis.

Notons, pour terminer cette nomenclature des peaux en usage, celle de la marmotte, de la fouine, de la genette, et de certains palmipèdes, tels que le cygne, l'oie, etc.

Ch. DAVID.

Le *Sport* annonce qu'un nouveau club pour femmes vient d'être créé dans le *West-End* à Londres. Il a principalement pour but de servir de pied-à-terre aux dames qui vont passagèrement à Londres pour leurs plaisirs ou pour leurs affaires. Elles y trouvent toutes les commodités du *home* et peuvent y prendre leurs repas.

#### DEMOLITIONS \*

Les antiques hôtels noircis par les années  
Sous les coups des maçons tombent de toutes parts.  
Ils gisent sur le sol et leurs débris épars  
Ont l'aspect douloureux des choses ruinées.

Comme leurs habitants, ils ont leurs destinées.  
Leurs murs, que décoraient les chefs-d'œuvre des arts,  
Près de l'affiche énorme, étalent aux regards  
Le sillon régulier et noir des cheminées.

Au milieu des débris, aux chauds rayons d'été,  
Un carré de jardin par hasard respecté  
Sourit, insoucieux de ces métamorphoses;

Et malgré l'air poudreux qui viendra les ternir,  
Un rosier au soleil épanouit ses roses. —  
Tel parfois dans mon âme un lointain souvenir.

Gabriel MARG.

\* Extrait des *Sonnets parisiens*, par Gabriel Marc. — Un vol. in-18, chez Alphonse Lemerre, éditeur, passage Choiseul, 27, Paris.

#### REVUE DES MAGASINS

Nous avons dit dernièrement ici tout le bien que nous pensions de la maison WHEELER et WILSON à propos de ses excellentes machines à coudre; nous avons indiqué, en outre, les témoignages d'estime et les hautes récompenses dont cette maison a été l'objet depuis nombre d'années. Aujourd'hui nous édifierons nos lectrices sur les qualités de la machine à coudre W. et W. elle-même en entrant dans quelques explications techniques.

La machine à navette circulaire inventée en 1850 par A.-B. Wilson est, de toutes les machines connues, la plus douce, la plus simple, la plus silencieuse et la plus rapide. Elle est préférable à tout autre système, et propre au service des familles, des couturières, lingères, chemisiers, corsetiers, etc. Mais spécifions quelques-uns de ses avantages si nombreux: 1° Point indéconusable à double piqûre; 2° Vitesse dépassant de moitié celle de toutes les autres machines à va-et-vient; 3° Mouvement doux, sans bruit ni fatigue; 4° Aucune tension à régler dans la navette; 5° Simplicité, solidité et précision du mécanisme, garanti cinq ans, même contre l'usure; 6° Emploi pour tous les tissus depuis la mousseline jusqu'à la plus forte toile; 7° Impossibilité de tacher l'ouvrage; 8° Éléance parfaite; 9° Économie de fil et de soie.

La machine *Wheeler et Wilson* coûte: machine n° 1, argentée: 275 fr., — n° 2, vernie et dorée: 250 fr., — n° 3, vernie: 225 fr.

M. Henri SEELING est le seul agent de la Cie Wheeler et Wilson pour la France; ses adresses à Paris sont: boulevard Sebastopol, 70; boulevard Bonne-Nouvelle, 37; rue Neuve-des-Petits-Champs, 97.

— On a beaucoup remarqué, dans les réunions élégantes de nos salons parisiens, les charmantes nouveautés en dentelle crème de laine ou de soie, les mantelets à capuchon, les fichus à la paysanne, les barbes pour coiffures et les mantelets *Stella*. Tous ces objets en grande vogue sortent de la maison CALISTE (rue Neuve-Saint-Augustin, 23, à l'angle du passage Choiseul).

Cette importante maison, si avantageusement connue, offre en ce moment des objets de toilette ravissants; nous engageons nos lectrices à les visiter et à profiter sans retard des charmantes nouveautés qui leur sont offertes: nous ne connaissons, pour notre part, rien de plus élégant, ni de plus distingué.

M. D'A.

#### A nos Abonnées.

En raison de ses relations suivies avec les meilleures maisons de Paris, l'Administration du *Moniteur de la Mode* se trouve à même, ou le comprend sans peine, d'effectuer, dans les conditions les plus avantageuses, les achats confiés à ses soins; elle offre, en outre, sous tous les rapports, par sa situation et son expérience, des garanties précieuses et exceptionnelles. — En conséquence, nous pensons être agréables à nos Abonnées en les prévenant que l'Administration du Journal se charge de tout achat dépassant le chiffre de cent francs et concernant les objets quelconques qui se rattachent à la toilette ou à la parure: tissus de toute sorte, costumes, confections, châles, dentelles, lingerie, chaussure, ganterie, bijoux etc. — Écrire directement à M. ABEL GOUBAUD, 92, rue Richelieu, Paris.

A. G.

#### A VENDRE A L'AMIABLE

Jolie campagne dite « la MAISON ROSE », commune de Montevrain, par Lagny (Seine-et-Marne).

Maison d'habitation, — châtelet de famille; — communs, écurie et remise. Jardin-parc, très bien dessiné par M. Lebreton; riche fruitier; serre chaude et serre tempérée.

S'adresser pour tous renseignements: à Paris chez le propriétaire M. Goubaud père, rue de Richelieu, 92 (de midi à 2 heures), — et à Lagny chez M<sup>e</sup> Dumont, notaire.

ROUVENAT (✻) & CH. LOURDEL, JOAILLIERS.  
Paris, 62, rue d'Hauteville.

Ad. GOUBAUD et Fils, propriétaires-gérants.